

geruse que le défaut de *détersion*. L'onguent de saint Fiacre ne doit jamais être appliqué sur aucune plaie sanieuse, soit que l'humeur soit fluente, soit qu'elle soit desséchée, qu'on n'ait auparavant été jusqu'au vif avec la pointe de la serpette.

L'incarnation des plies.—Manière dont les plies se réunissent dans les végétaux, dès qu'il n'y a plus d'humeur fluente. L'examen de cette réunion fait voir qu'entre l'écorce et le bois des arbres sort une substance à demi transparente qui devient aussi écorce, sous laquelle naissent des couches ligneuses; elles ont pour base le bois qui a été dépouillé de son écorce, et elles y forment un bourrelet commencé. À mesure que le bourrelet grossit et que ces fibres s'allongent, il se fait jour entre l'écorce et la partie ligneuse; et à proportion qu'il est frappé de l'air, il prend une couleur brunâtre et plus foncée. L'effort du suc nourricier qui se pousse en avant, est tel que les contours du bourrelet cicatrisant s'étendent insensiblement de la circonférence vers le centre.

(A continuer.)

Petite chronique

Mort de faim.—Nous enregistrons dernièrement le cas lamentable d'une famille de New-York morte de faim. La mère et les enfants composant cette malheureuse ont été transportés à l'hôpital, mais trop tard pour que la science pût les soustraire au résultat fatal des privations longtemps endurées. À l'hôpital on a essayé d'introduire des aliments dans leurs estomacs, mais les estomacs n'en ont pas voulu; mère et enfants avaient perdu l'habitude de manger.

Les personnes qui ont lu cette histoire attristante, on pourrait dire honteuse, ont cru certainement à un fait isolé, dû à des circonstances exceptionnelles. Il semble incroyable qu'une famille entière puisse mourir littéralement de faim dans une ville comme New-York, en 1876, en l'année du Centenaire. Ce fait monstrueux n'est pas aussi rare qu'on veut le croire. Il y a quelque temps encore le hasard a fait découvrir dans un misérable logement au no. 426 Dix-Septième rue Est, une dame Catherine McCready et ses trois enfants sur le point de mourir de faim. On les a transportés à l'hôpital de Bellevue, mais pour eux aussi ce sera trop tard.

— L'état de l'Illinois compte 200 manufactures de fromages alimentées par le lait de 2,000,000 de vaches.

— Un de nos amis, lisons-nous dans le *Journal de Québec*, a reçu, de Windsor, Ontario, en date du 13 juin, une lettre qui contenait un épi de blé mesurant environ 8 pouces de longueur. Cet épi a été enfilé dans un champ où le blé a de 4 à 5 pieds de hauteur. Quel contraste avec notre province où le grain sort à peine de terre! On y jouit de la belle température de l'été depuis au-delà de six semaines.

Inondation au Lac St. Jean.—On nous annonce qu'il y a eu de grandes inondations au Lac St. Jean et que les dégâts causés par les eaux sont immenses. Les fermes, les granges et les maisons sont submergées. L'eau qui d'ordinaire ne montait que 25 pieds à marée haute, s'est élevée cette année à 32 pieds.

Les estacades qui se trouvent à la décharge du lac se sont rompues et les dommages sont fort considérables.

— Dans les nouvelles venant d'en haut de l'Ontarien on rapporte que les perspectives pour la récolte sont excellentes; excepté les patates, tout a la meilleure apparence.

RECETTES

De la piqure des mouches à-miel

Pour ramasser les essaims et travailler aux ruches, on a ordinairement des gants aux mains, un capuchon sur la tête, avec un masque de toile de crin, bien éloigné du visage, afin de voir clair à l'ouvrage, sans craindre l'aiguillon. Il y a des personnes à qui la piqure des mouches à miel ne fait aucun mal et qui se passent de tout cet attirail quand elles vont travailler aux ruches.

Lorsqu'on est piqué, il faut à l'instant arracher l'aiguillon, s'il est resté dans la chair, parce que plus il y reste, plus il s'aggrave et s'enfonce; ensuite on élargit la piqure et on la presse, pour lui donner de l'air et en faire sortir une petite eau rousse,

qui est le venin, qui brûle et fait enfler la peau; et on y applique après de la terre grasse détrempée avec un peu de salive; ou bien on lave la plaie avec de l'eau fraîche.

Le voisinage des hommes n'effarouche point les mouches à miel, il les rend au contraire plus familières, elles ne font jamais de mal, à moins qu'on ne les tourmente; c'est pourquoi, on les visitant, il faut les laisser voltiger librement; et lorsqu'on y touche, le faire doucement et imperceptiblement, elles ne piqueront pas.

Manière de blanchir le sel marin

On fait fondre dans une suffisante quantité d'eau le sel qu'on veut blanchir: cette eau enlève toutes les parties hétérogènes; on la passe à travers du papier gris. En faisant évaporer cette eau filtrée à un feu doux, on obtient un beau sel blanc.

Bibliographies.

Jean Rivard économiste, par A. Gérin-Lajoie.—Deuxième édition revue et corrigée.—Montréal, J. B. Rolland & Fils, libraires-Éditeurs.

Jean Rivard économiste, est la suite de *Jean Rivard le défricheur*, dont nous avons annoncé la publication l'année dernière. Dans le dernier ouvrage—nous empruntons cette analyse à un écrivain mort depuis quelques années—M. Gérin-Lajoie mettait en scène le défricheur canadien aux prises avec les infortunes, les difficultés que rencontre le nouveau colon Jean Rivard, jeune homme qui venait de terminer ses études, et qui comme beaucoup d'autres, dans sa position au sortir du collège, ne savait pas diriger ses pas. Le monde où il cherchait à s'orienter, lui apparaissait comme un théâtre où tous les rôles se trouvent remplis et même encombrés; comme un champ où tous les sentiers ont été battus, et où les bons travailleurs ne trouvent plus de places.

Après s'être convaincu qu'en embrassant l'une ou l'autre des professions dites libérales, mais dans la réalité très-ingrètes, il ne gagnerait rien, mais perdrait tout. Enfin de compte, il se décida à mettre en pratique une idée qui peut paraître irréalisable, ridicule même aux yeux d'un grand nombre, mais qui, suivant lui, et il l'a seule qui offre des avantages assurés ou au moins quelque chance probable de succès. Il est vrai que l'exécution de cette idée offrait des difficultés, des déboires, des dangers même, mais il était convaincu aussi, qu'avec du courage, du travail, de l'énergie et de la persévérance, il se ferait un avenir bien autrement brillant et durable qu'en consommant sa vie dans l'inaction ou l'inutilité, sans espoir de parvenir, de s'enrichir ou de se distinguer. Il n'hésita donc plus à mettre sa théorie en pratique. Avec un capital de deux cents piastres, il entreprit de se créer chez soi, un nom et une fortune au sein des forêts vierges des cantons de l'Est.

En dépit des obstacles et des déboires de toutes sortes, il parvint, grâce à son indomptable énergie, à vaincre tout ce qui s'opposait à la réalisation de son œuvre.

Voilà pour *Jean Rivard le défricheur* dont une deuxième édition a vu le jour, il y a un an. Dans *Jean Rivard économiste*, qui en est la suite, nous assistons à l'établissement graduel d'une paroisse, à la formation d'une ville. Ce n'est pas un ouvrage ordinaire, écrit dans le seul but d'amuser. C'est un livre destiné à proclamer un bien immense. En le publiant, l'auteur s'est proposé d'éclairer ses compatriotes, de leur enseigner les vérités que, malheureusement, ils ignorent, ou semblent ignorer.

Ainsi, on ferait bien de méditer le passage suivant: il renferme de grandes leçons. Dans une lettre que M. Gérin-Lajoie fait écrire à Jean Rivard par Gustave Charpenil, avocat de Montréal, il fait dire à ce dernier:

« Quand les cultivateurs viennent à la ville vendre leurs denrées ou acheter les choses nécessaires à leur vie simple et modeste, ils ne se doutent guère qu'un certain nombre de ceux qu'ils rencontrent; et qui, quelquefois les traitent avec arrogance, sont au fond beaucoup moins riches qu'eux. À les voir si prétentieusement vêtus, bottes luisantes, pantalon collant, chapeau de soie, veste et habit de la coupe des premiers tailleurs de la ville, montre et chaîne d'or, épingle et boutons d'or, ils les